

L'expédition à Ancud de Don García Hurtado de Mendoza dans La Araucana

Autor(en): **Álvarez Vilela, Ángel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1992)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'EXPÉDITION À ANCUD DE DON GARCÍA HURTADO DE MENDOZA DANS *LA ARAUCANA*

Dans les premiers mois de 1558, Don García Hurtado de Mendoza, gouverneur du Chili, organisa une expédition vers les *terrae incognitae* du sud du pays. Le récit de ce voyage figure dans de nombreuses chroniques espagnoles du XVI^e siècle ainsi que dans le poème épique *La Araucana* écrit par Alonso de Ercilla, qui participa comme soldat à l'expédition. Mais Ercilla, éprouvant à l'égard de Don García des rancœurs inexprimées bien que certainement justifiées, structure le récit de ce voyage de façon à être le seul à en tirer gloire.

Après quatre années d'exploitation coloniale, les Araucaniens, aborigènes de la partie centrale du Chili¹, se révoltèrent contre les Espagnols. Ils commencèrent par détruire le fortin de Tucapel, érigé au milieu de leur territoire puis, dans une bataille rangée qui eut lieu dans la vallée de Tucapel le jour de Noël de 1553, ils tuèrent le gouverneur Valdivia ainsi que tous les hommes de son armée². Peu de temps après ils infligèrent une

1. Les Araucaniens occupaient au Chili la bande de terre se trouvant entre les fleuves Itata et Tolten, mais les Espagnols désignaient surtout sous ce nom les Indiens qui habitaient au sud du fleuve Bío-Bío.

2. L'armée de Valdivia se composait d'une soixantaine de soldats espagnols et de quelque trois mille Indiens qui se battaient aux côtés des Espagnols. La bataille de Tucapel se termina en véritable carnage et seuls quelques Indiens alliés des Espagnols réussirent à prendre la fuite.

terrible défaite à Villagra³ qui disposait pourtant d'une armée très supérieure en nombre à celle de Valdivia. Ces revers militaires semèrent la panique chez les habitants de La Concepcion: ils abandonnèrent précipitamment leur ville qui fut pillée et incendiée par les Araucaniens. Pendant quatre ans les habitants des villes du nord (Santiago et La Serena) vécurent dans la crainte des incursions des Araucaniens, tandis que ceux des villes du sud (Los Confines de Angol, La Imperial, Villarrica et Valdivia), harcelés un temps par les Indiens, ne durent leur salut qu'à une terrible alliée: la peste⁴. Etant donné le peu de ressources dont disposaient les Espagnols pour faire face aux Indiens révoltés et à cause de la rivalité entre Francisco de Aguirre et Francisco de Villagra, qui se disputaient le pouvoir après la mort de Valdivia, cette situation anarchique aurait encore pu durer longtemps si le nouveau vice-roi du Pérou n'avait nommé son fils García gouverneur du Chili.

Arrivé au Chili en janvier 1557 comme gouverneur, Don García Hurtado de Mendoza était un jeune aristocrate autoritaire

3. Francisco de Villagra était le lieutenant du gouverneur Valdivia. Lorsqu'il apprit la mort du gouverneur, il réunit une importante armée avec laquelle il partit de La Concepcion pour venger la mort de Valdivia, mais les choses se passèrent autrement: les Espagnols subirent une cuisante défaite à Marihuenu; près de deux tiers des cent cinquante soldats espagnols périrent aux mains des Araucaniens. La fuite fut si précipitée que les Espagnols, dans un élan de générosité, comme le relate Ercilla, abandonnèrent leurs six pièces d'artillerie aux Indiens: c'était la première fois que l'on employait l'artillerie au Chili. De leur côté, les Araucaniens employèrent dans cette bataille une arme nouvelle et terrible à laquelle Villagra échappa de peu: le lasso.

4. Au sujet de l'épidémie qui sévit en 1556, Crescente Errázuriz estime que «à cause de la peste et de la faim, dans l'Etat d'Araucanie le nombre de guerriers, qui était de quelque quarante mille, se réduisit à moins de quatorze mille». Voir Crescente ERRÁZURIZ, *Historia de Chile: Sin Gobernador, 1554-1557*, Santiago de Chile: Imprenta Universitaria, 1912, p. 198. Dans la chronique de Góngora Marmolejo on peut lire: «où il y avait eu un million d'Indiens il ne restait même pas six mille; le nombre de morts fut si grand qu'on ne voyait personne sur les champs, et dans les «repartimientos» où il y avait auparavant douze mille Indiens il en restait à peine une trentaine». Voir Alonso de GÓNGORA MARMOLEJO, *Historia de Chile desde su descubrimiento hasta el año 1575*, in *Crónicas del Reino de Chile*, Biblioteca de Autores Españoles, CXXXI, Madrid: Ediciones Atlas, 1960, chapitre XX, p. 117.

et facilement irascible, âgé seulement de 22 ans⁵. Il commença par mettre de l'ordre dans les affaires politiques du Chili en faisant arrêter Aguirre et Villagra et il les envoya enchaînés au Pérou pour y être jugés. Il débarqua ensuite dans la région du Chili révoltée et construisit, non loin des restes de la ville de La Concepcion, le fortin de Saint-Louis où, avec quelque deux cent cinquante hommes, il résista aux attaques des Indiens jusqu'à l'arrivée d'une partie de son armée qui avançait par voie de terre avec les chevaux. La jonction se fit vers la fin août et, dès ce moment, don García fut à la tête d'une armée de quelque cinq cent trente hommes, qu'il soumit à une discipline de fer. Il passa alors à la contre-offensive. Dans les trois mois suivants, c'est-à-dire jusqu'à fin novembre, avec des pertes minimales, il infligea aux Indiens de terribles défaites. Son succès militaire total est d'autant plus remarquable si l'on considère qu'à chaque bataille les Araucaniens étaient très supérieurs en nombre et si l'on pense aux victoires des Indiens contre Valdivia et Villagra. Mais le triomphe éclatant de don García fut terni par la cruauté dont firent preuve ses soldats, exécutant et mutilant les vaincus après chaque bataille. On comprend mal l'attitude sanguinaire de ce jeune gouverneur qui, une année après, promulga des lois qui allégèrent considérablement les conditions de travail et les servitudes auxquelles les Indiens étaient soumis jusqu'alors⁶.

Malgré ses victoires, don García était conscient qu'un terrible danger le menaçait: le retour de ses soldats au Pérou sitôt la campagne terminée. Pour y remédier, dès son arrivée au Chili, il s'employa à les installer sur les terres des Indiens, en leur

5. Don García naquit en juin 1535. A l'âge de seize ans il s'enfuit de la maison pour aller prendre part à la conquête de Corse et plus tard à l'assaut de la place forte de Sienne. Voir Fernando CAMPOS HARRIET, *Don García Hurtado de Mendoza en la Historia Americana*, Santiago de Chile: Editorial Andrés Bello, 1969, p. 33-44.

6. Dans les *Tasas de Santillán*, promulguées le 20 janvier 1559, Don García réinstaurait l'ancien système inca des «mita» ou travail par roulement. N'étaient soumis au travail que les Indiens des «encomiendas»: un sur six pour le travail des mines et un sur cinq pour le travail des champs. Une fois son tour accompli, l'Indien était libre pour le reste de l'année. On interdisait le travail des femmes ainsi que celui des hommes de plus de cinquante ans ou de moins de dix-huit. Les travailleurs des mines avaient en outre droit à un sixième de l'or extrait. Les Indiens devaient être soignés en cas de maladie et on interdisait les punitions corporelles. Voir Fernando CAMPOS HARRIET, *Don García Hurtado de Mendoza*, p. 89-91.

accordant des «encomiendas». Dans ce but, après avoir construit le fortin de Saint-Louis, reconstruit celui de Tucapel et repeuplé les villes du sud, il reconstruisit La Concepcion, fin décembre 1557, et fonda ensuite la ville de Cañete de la Frontera (19 janvier 1558), où il établit près de cent cinquante soldats⁷. Puis, à la mi-février 1558, il partit de la ville de La Imperial avec quelque deux cents soldats à la découverte des régions australes du Chili, les *terrae incognitae* situées au sud du 41° parallèle. Un soldat nommé Alonso de Ercilla, qui allait devenir plus tard le plus célèbre poète épique d'Espagne, prit part à cette aventure et nous lui devons un long récit de l'expédition⁸. Selon Ercilla, l'expédition de Don García se serait déroulée en sept étapes, que nous résumons ci-dessous.

1. Arrivée aux limites du Chili connu

Le gouverneur s'arrêta quelques jours dans la ville de La Imperial, d'où probablement il dépêcha des ordres afin de réunir un grand corps expéditionnaire. C'est dans ce but que, fin janvier, le capitaine Avendaño, qui avait Ercilla sous ses ordres, partit de Cañete. Il arriva à La Imperial alors que Don García était déjà parti et dut se mettre à sa recherche avec sa troupe. Laissons Ercilla raconter cette première étape de l'expédition⁹:

Il [Don García] traversa la plaine fertile de Villarrica au sud de laquelle s'élève tout près le grand volcan, qui, tel la forge de Vulcain, vomit du feu sans arrêt; de là il revint en passant par le côté droit et arriva enfin, après avoir visité la région, sur le grand lac dans lequel prend sa source un large fleuve qui marque les limites de la province de Valdivia; et où moi aussi je suis arrivé, car je marchais sur ses pas sans prendre un moment de repos, et vers où, répondant à son appel, accourraient de toutes les villes de nombreux soldats experts en conquêtes et expéditions¹⁰.

7. Données tirées de Crescente ERRÁZURIZ, *Historia de Chile: Don García Hurtado de Mendoza, 1557-1561*, Santiago de Chile: Imprenta Universitaria, 1912, p. 231.

8. Le récit de l'expédition de Don García occupe une centaine d'octaves dans la troisième partie de *La Araucana* et s'étend du chant XXXIV, strophe 46 au chant XXXVI, strophe 42.

9. Toutes les traductions des textes espagnols qui apparaissent ici sont dues à l'auteur de cet article.

10. Alonso de ERCILLA, *La Araucana*, chant XXXIV, octaves 46 et 47.

2. Réaction des Indiens

Ercilla poursuit son récit en rapportant dans son style Renaissance la réaction des Indiens:

Le vent léger et la Renommée font parvenir la nouvelle de cette campagne jusqu'aux oreilles des Indiens qui, troublés et sans savoir où trouver refuge, s'enfuient de tous côtes tels de craintifs moutons apeurés par le hurlement des loups¹¹,

et qui, «sans avoir entendu ni bruit ni trompette, sont effrayés par leur propre clameur¹²». Mais lorsque la crainte folle qui égarait ainsi les gens fit place à la raison, les Indiens se réunirent en assemblée pour décider la façon de soustraire leurs biens à la rapine des Espagnols, dont Ercilla nous donne une description comme si elle avait été faite par les Indiens eux-mêmes:

ces barbus cruels et terribles, usurpateurs du bien universel, et qui sont forts, puissants, invincibles et victorieux dans toutes leurs entreprises, qui lancent la foudre avec fracas et combattent montés sur des animaux rapides, grands, vaillants, féroces et infatigables, n'obéissant qu'à la pensée de leur maître¹³.

Les Indiens décidèrent alors, sur le conseil du guerrier Tunconabal, de cacher «leurs propres habits, les moissons et le bétail dans le plus profond recoin de la montagne¹⁴». Ils décidèrent aussi de se présenter pauvrement vêtus à Don García et de lui offrir un misérable présent afin de l'induire en erreur pour qu'il croie la contrée stérile, sèche et au climat rude. Et au cas où ce stratagème ne suffirait pas à convaincre les Espagnols de rebrousser chemin sur le champ, ils leur indiqueraient alors «la direction du pays d'Ancud dont l'étroit sentier qui y conduit est semé de tant de rochers et de ronces que même les bêtes ne peuvent pas le passer et où les montagnes sont si hautes que les oiseaux ailés éprouvent de la difficulté à les franchir¹⁵». Ainsi, si les dangers de la montagne ne suffisaient pas à restreindre les ambitions des Espagnols et à refroidir leur ardeur, ils permettraient aux Indiens d'échapper au moins à l'intolérable insolence de ces nouveaux venus qui ne repaîtraient pas de sitôt.

11. *Ibid.*, octave 48.

13. *Ibid.*, octave 57.

15. *Ibid.*, octave 61.

12. *Ibid.*, octave 54.

14. *Ibid.*, octave 59.

3. *Le discours de Don García*

L'arrivée de l'expédition sur les *terrae incognitae* est marquée par une harangue que le gouverneur fait à ses troupes. Bien que n'occupant que quatre octaves, le discours de Don García est la plus longue intervention verbale de ce personnage dans *La Araucana*. Le gouverneur exalte d'abord la valeur de ses soldats, que «ni les dangers, ni les travaux insupportables, ni la mer courroucée, ni les vents contraires, ni mil autres empêchements impossibles à surmonter, ni la force des astres, ni les éléments n'ont empêché d'atteindre les limites du monde connu¹⁶». Il leur montre «ce nouveau monde que le ciel avait jusque-là caché aux hommes et dont les chemins s'étalent droit devant eux¹⁷» et les encourage à s'arroger la gloire de «conquérir un troisième monde où leurs prouesses pourront s'étendre sans limite¹⁸». Il les incite enfin, «ne voulant les importuner davantage avec des discours, ni retarder leur fortune, à prendre ensemble possession de ces nouvelles provinces et régions où la destinée leur réserve tant de gloire et de richesses¹⁹».

4. *La rencontre avec Tunconabal*

Les Espagnols progressèrent péniblement pendant quelques jours: ils durent se frayer un chemin et n'eurent d'autre repère que le soleil. C'est alors que, «au soir de la quatrième journée du signe des Poissons²⁰», ils aperçurent une dizaine d'Indiens, presque nus, sortant d'un bois épais, et dont Ercilla nous donne le portrait suivant:

Tannés par le vent, la pluie et le soleil, le corps recouvert de poils drus et longs, portant des culottes courtes ceintes par une cordelette, la poitrine large, le cou robuste, les yeux brillants, les cheveux longs, les ongles non coupés, tels étaient ces brutes champêtres, ces sauvages rustiques aux mines féroces. A leur tête avançait un robuste vieillard portant à mi-corps une tunique déchirée, de tissu grossier, ce qui nous laissa présager une pitoyable misère²¹.

16. *Ibid.*, chant XXXV, octave 5.

18. *Ibid.*, octave 7.

20. *Ibid.*, octave 11.

17. *Ibid.*, octave 6.

19. *Ibid.*, octave 8.

21. *Ibid.*, octaves 12 et 13.

C'était Tunconabal, qui espérait ainsi détourner les Espagnols de leur entreprise. Les Indiens mirent leurs flèches et leurs arcs par terre, en signe de paix, et sans crainte ils attendirent au pied d'un rocher, près d'une grande cascade. Tunconabal dépeignit aux Espagnols une contrée rude et inhospitalière sur laquelle s'élevaient des montagnes infranchissables et «où les serpents et les bêtes nuisibles arrivent à peine à trouver leur misérable pittance et où les hommes se nourrissent de racines²²». Pour preuve de ce qu'il affirmait, il offrit aux nouveaux venus un misérable présent:

Alors d'un sac d'algues marines tissées à la façon d'un filet, il sortit des fruits sylvestres, durs, verts, aigres, déplaisants, de la chair d'animaux sauvages boucanée, et d'autres aliments rustiques: des sauterelles séchées au soleil, des lézards et mil autres immondes vermines²³.

Tunconabal leur fit comprendre le peu de profit qu'ils tireraient en poursuivant une expédition sur des terres stériles. Devant la détermination des Espagnols, il leur fit alors miroiter d'énormes richesses, dans une région qui se trouvait de l'autre côté de la cordillère, à seulement six jours de marche. Il leur révéla l'existence d'un ancien sentier dont on apercevait encore la trace et leur proposa de les accompagner deux jours sur ce chemin et ensuite de leur laisser un guide expert. La récompense que ces alliés inespérés reçurent des Espagnols fut aussi mesquine que le présent qu'ils leur avaient fait: «un manteau de coton teint en rouge, une queue de renard, quinze billes en verre de couleurs et une douzaine de grelots²⁴».

5. *La traversée des montagnes*

Détournés de leur premier itinéraire, les Espagnols continuèrent néanmoins la route «droit vers le sud, à gauche la cordillère, à droite le couchant²⁵». Ils progressèrent, insensibles à la fatigue et aux difficultés du chemin, appâtés par les richesses que le guide indien leur promettait: «avant même que le soleil n'éclaire six fois ces régions, je vous promets, sous peine de

22. *Ibid.*, octave 15.

24. *Ibid.*, octave 25.

23. *Ibid.*, octave 24.

25. *Ibid.*, octave 24.

perdre ma tête, de rassasier votre appétit de richesses²⁶». Ercilla décrit admirablement ce qu'un être humain peut éprouver à de pareils moments:

Je ne saurais pas dépeindre notre arrogance, l'enthousiasme fougueux, la hardiesse, l'espoir de biens et de richesse, notre allure hautaine, ni nos discours vaniteux; l'aspérité des sentiers, les rochers escarpés, la montagne abrupte, nous paraissaient autant de chemins faciles et plats. Nous avançons sans nous occuper des provisions, contents, heureux, fiers, par de hauts sommets, des profondes vallées et de nouveaux sommets, forgeant dans nos pensées de folles fantaisies et des chimères²⁷.

Mais au soir du quatrième jour de marche, le guide indien s'enfuit et les soldats expéditionnaires comprirent la supercherie dont ils avaient été victimes. Le retour en arrière étant impossible, ils durent continuer d'avancer pressés par le danger, la faim et la fatigue. A coups de hache et de pioche, ils se frayèrent difficilement un passage entre l'épaisse broussaille et les rochers. Leur pénible progression fut encore aggravée par une tempête qui s'abattit sur eux. Ercilla décrit ainsi leur douloureuse situation:

Qui, enfoui dans des profondes broussailles, implorait inutilement du secours, qui demandait à cris de l'aide, embourbé dans des marécages boueux, qui grimpait, qui roulait, les pieds, les mains et le visage écorchés, qui poussait en vain des cris sans que personne ne puisse l'aider ni lui tendre la main. C'était pitié d'entendre les hurlements, de voir les obstacles et embarras, et les chevaux, les pattes cassées, gisant sans force par terre; nos habits légers restaient en lambeaux sur les ronces; nous avançons sans chaussures, nus, seulement armés et couverts de sang, de boue et de sueur²⁸.

Selon Ercilla, les Espagnols auraient passé une semaine entière à errer dans la montagne:

Sept jours nous errâmes égarés dans la montagne, ouvrant le passage avec du fer, sans avoir trouvé pendant tout ce temps où reposer nos corps las, jusqu'à ce qu'un matin nous découvrîmes la plaine large et fertile d'Ancud et, au pied d'une montagne, la rive d'un immense lac parsemé d'un archipel d'îles²⁹.

26. *Ibid.*, octave 27.

28. *Ibid.*, octaves 34 et 35.

27. *Ibid.*, octaves 28 et 29.

29. *Ibid.*, octave 40.

6. *L'exploration d'Ancud*

Les Espagnols tombèrent à genoux et remercièrent Dieu de leur avoir permis d'échapper à tant de dangers et, oubliant les fatigues passées, ils descendirent en courant vers le rivage, qu'ils suivirent en marchant un peu plus d'une lieue. Ils étaient encore en train d'établir leur campement lorsqu'ils virent arriver sur l'eau un grand nombre de pirogues chargées de maïs, de fruits et de poisson que les Indiens venaient leur offrir sans rien accepter en échange. Le lendemain les soldats expéditionnaires reprirent la route vers le sud:

Nous allions droit vers le sud, en suivant la côte abrupte, en direction du Détroit de Magellan, mesurant par les degrés la latitude³⁰.

Les Indiens accouraient encore avec des présents. Accompagné de quelques jeunes camarades, Ercilla visita les îles voisines et s'enquit du mode de vie des aborigènes:

Moi, qui ai toujours été enclin à connaître ce qu'on ignore et qui ai été entraîné par la force de mon étoile vers tant de difficultés, je suis allé avec quelques compagnons sur l'île principale; elle était plate et habitée par des gens simples. J'ai vu les Indiens et leurs maisons aux murs et toitures humbles, les arbres et les plantes qu'ils cultivaient, les fruits, les semences et les légumes; j'ai noté les choses les plus remarquables, les rites, les cérémonies, les coutumes, leurs manières et leur comportement et les lois qui les régissaient³¹.

Le troisième jour, après trois heures de marche, le corps expéditionnaire arriva devant «une sorte de fleuve» large et profond par lequel le grand lac se déversait dans la mer. Dans l'impossibilité de le traverser avec les chevaux, les Espagnols se virent forcés de faire demi-tour vers le nord, d'autant plus que l'hiver approchait déjà dans la région australe. L'idée de devoir emprunter à nouveau l'itinéraire qu'ils avaient suivi les remplit d'effroi, mais un Indien s'engagea à les reconduire par un meilleur chemin. En attendant le départ, Ercilla et dix de ses compagnons traversèrent «le fleuve»:

30. *Ibid.*, chant XXXVI, octave 17.

31. *Ibid.*, octaves 19 et 20.

Mais moi dont les vrais desseins étaient de voir le but de cette expédition, avec dix amis, de jeunes gens hardis, vaillants, osés, prenant place comme rameurs sur une barque, j'ai traversé ce grand bras de mer, et à force de bras nous sommes parvenus sur l'autre rive. Sans guide ni interprète, au hasard, nous avons pénétré dans une contrée sablonneuse et pleine de cailloux et boisée par endroits; mais considérant que l'entreprise était hasardeuse et que c'était une folie de continuer, nous retournâmes vers la pirogue pour traverser à nouveau les eaux déchaînées. Mais moi, pour satisfaire mon désir de poser mon pied plus loin, feignant de marquer l'endroit, chose importante pour un explorateur, j'ai couru un demi-mille jusqu'à un endroit où, pour laisser une marque, j'ai écrit avec un couteau sur l'écorce du plus grand arbre que j'ai vu: «Ici est arrivé, où nul autre n'est jamais arrivé, Don Alonso de Ercilla, qui le premier, dans une frêle barque avec dix compagnons, traversa le grand fleuve le dernier jour de février de mil cinq cents cinquante-huit, à deux heures de l'après-midi³²».

7. *Le retour*

L'Indien tint parole. Il conduisit les Espagnols à travers une grande forêt, sur un chemin qui, comparé au premier, leur parut facile. Arrivés à La Impérial, Don García organisa une grande fête pendant laquelle se produisit un étrange incident: Ercilla, pour une question d'honneur, tira son épée. Sans autre forme de procès, Don García le condamna immédiatement à être décapité et ce ne fut que le lendemain, au moment où Ercilla se trouvait déjà sur l'échafaud offrant son cou à l'épée, que le gouverneur commua sa première sentence en peine de prison. Ne pouvant pas oublier l'affront subi, Ercilla quitta le Chili dès qu'on lui en accorda l'autorisation.

Le récit de l'expédition de Don García figure dans de nombreuses chroniques du XVI^e siècle, en particulier dans celles de Góngora Marmolejo³³, Mariño de Lobera³⁴, Cristóbal Suárez de

32. *Ibid.*, octaves 26 à 29.

33. Alonso de GÓNGORA MARMOLEJO, «Historia de Chile desde su descubrimiento hasta el año 1575» in *Crónicas del Reino de Chile*, Biblioteca de Autores Españoles, CXXXI, Madrid: Ediciones Atlas, 1960, p. 75-224.

34. Pedro MARIÑO DE LOBERA, *Crónica del Reino de Chile*, in *Crónicas del Reino de Chile*, Biblioteca de Autores Españoles, CXXXI, Madrid: Ediciones Atlas, 1960, p. 225-562.

Figueroa³⁵ et Gerónimo de Vivar³⁶. On trouve aussi la mention de l'expédition dans les «actes de services» de quelques-uns des soldats qui y participèrent. Mais du point de vue historique, aucun de ces récits n'est aussi étendu, aussi précis et digne de foi que celui qui figure dans *La Araucana* d'Ercilla. C'est du moins la conclusion qui se dégage des travaux sur ce sujet effectués par de grands historiens chiliens tels José Toribio Medina³⁷, Tomás Thayer Ojeda³⁸ ou Crescente Errázuriz³⁹. Le lieutenant général Angel González de Mendoza Dorvier⁴⁰ est même parvenu à tracer sur une carte l'itinéraire de l'expédition. Le géographe Francisco Vidal Gormaz⁴¹, qui a exploré la région australe du Chili pendant quelques années, affirme non sans admiration:

Lire Ercilla sur le terrain qu'il a décrit vers le milieu du XVI^e siècle, nous fait admirer le grand soldat et le poète historien autant que le géographe, dont l'exactitude du récit nous permet de suivre les traces des conquistadors après trois longs siècles.

Comme la plupart des historiens, Vidal Gormaz arrive à la conclusion que le grand «bras de mer» que traversa Ercilla avec dix compagnons n'est autre que le Canal du Chaco, qui se trouve près du 42° parallèle de latitude sud.

Au vu des autres chroniques et documents de l'époque, et malgré quelques réserves formulées par Thayer Ojeda, le récit d'Ercilla reste d'une vérité historique, d'une précision géogra-

35. Cristóbal SUÁREZ DE FIGUEROA, *Hechos de Don García Hurtado de Mendoza, cuarto Marqués del Cañete*, Madrid, 1613.

36. Gerónimo de VIVAR, *Crónica y relación copiosa y verdadera de los reinos de Chile*, éd. L. Saez-Godoy, Berlin, 1979.

37. José Toribio MEDINA, «El viaje de Ercilla al estrecho de Magallanes», *Revista Chilena de Historia y Geografía* (Santiago de Chile) VI, 10 (Segundo Trimestre, 1913), p. 343-95.

38. Tomás THAYER OJEDA, *Observaciones acerca del viaje de don García Hurtado de Mendoza a las provincias de los Coronados y Ancud*, Santiago de Chile: Imprenta Universitaria, 1913.

39. Crescente ERRÁZURIZ, «La expedición austral de don García de Mendoza», *Revista Chilena de Historia y Geografía* (Santiago de Chile) (1913), p. 382-424.

40. Ángel GONZÁLEZ DE MENDOZA DORVIER, «El problema geográfico de *La Araucana*, y la expedición de don García Hurtado de Mendoza», *Boletín de la Academia Chilena de la Historia* (Santiago de Chile) XIV, 37, p. 59-88.

41. Francisco VIDAL GORMAZ, «Ercilla i el descubrimiento de Chiloé», *Revista de Santiago* (Santiago de Chile), I (Mayo, 1872), p. 540-45.

phique et même d'une justesse chronologique irréprochables. Néanmoins, lorsque nous nous attardons sur cette partie de *La Araucana*, nous sommes persuadés que le poète a usé de certains procédés narratifs et organisé la matière historique de façon à discréditer Don García.

Le langage, si élaboré soit-il, est incapable d'appréhender la réalité, même celle d'un seul événement, dans sa totalité. Ecrire, c'est réorganiser la réalité. Cette réorganisation requiert de la part de l'écrivain un choix et une structure qui ne peuvent se faire hors de sa subjectivité. Autour du texte, le non-dit s'étend profilant ses contours, tandis que les différentes parties du récit, déjà soumises à l'ordre de leur apparition, font l'objet de procédés d'amplification ou de réduction, tant au niveau formel qu'à celui du contenu. L'auteur, consciemment ou non, en est le seul responsable. Le récit de l'expédition de Don García dans *La Araucana*, bien qu'étant très précis du point de vue géographique et historique, n'échappe pas à cette règle. Nous allons donc l'analyser en tenant compte non seulement de sa structure, mais aussi de certains événements dont le poète a été le témoin, et qu'il passe sous silence. Il serait cependant illusoire de procéder à cette analyse sans rappeler la haine qu'Ercilla a dû éprouver sa vie durant à l'égard de celui qui l'avait condamné à mort. Que le nom de Don García ne figure même pas une dizaine de fois dans *La Araucana*, alors que les noms de chefs Indiens comme Caupolicán, Tucapel, Rengo ou Lautaro apparaissent chacun plus d'une cinquantaine de fois, semble témoigner de cette haine.

En ce qui concerne la structure, Ercilla ne suit pas un ordre chronologique strict, démarche qui serait pourtant la mieux adaptée à la chronique historique. Il applique plutôt la technique du genre épique, divisant la matière en deux parties qui correspondent aux deux camps qui s'affrontent, et gérant la narration en passant d'un camp à l'autre dans un mouvement de va-et-vient qui rappelle le flux et reflux de la mer. A l'avance des Espagnols correspond la panique des Indiens; le discours arrogant de Don García contrebalance celui de Tunconabal; la force trouve un adversaire de taille dans la ruse. Comme dans l'épopée, le conflit se résout par la rencontre brutale des adversaires. Mais ici point de bataille: l'affrontement a lieu, comme dans un jeu subtil, au niveau de l'intelligence. Et à ce jeu-là Don García mord la poussière. La longue description de la troupe expéditionnaire espagnole égarée dans les montagnes et affamée résonne comme un long chant de victoire en l'honneur des Indiens.

Néanmoins, cette narration, si détaillée et si rigoureuse du point de vue géographique et chronologique, ne peut satisfaire pleinement l'historien, car le lien entre le narrateur et la position réelle des Indiens manque dans la mesure où Ercilla, engagé aux côtés des Espagnols, n'a pas assisté aux délibérations des Indiens. Ce qu'il raconte à ce propos ne peut être qu'une déduction du domaine de la fiction. Comme les Espagnols, nous n'apercevons du camp indien qu'une dizaine d'individus à moitié nus, dont le rôle dans le récit n'est que le produit de l'imagination de l'auteur. Ercilla fond réalité et fiction et, du point de vue esthétique, l'alliage semble précieux, quoique certains détails sonnent creux: en un clin d'œil les Indiens d'une contrée soi-disant riche se seraient transformés en êtres affamés «aux ongles non coupés». Thayer Ojeda formule aussi quelques observations fort intéressantes au sujet du récit d'Ercilla. Pour cet historien, le stratagème des Indiens de Tunconabal n'en est pas un: il est possible que les Espagnols aient interprété la fuite des guides comme une tromperie alors qu'en réalité la région était pauvre et que dans la région d'Ancud, vers laquelle les guides les conduisaient, se trouve l'île de Chiloé, qui est très riche et très peuplée. Si les Espagnols ont été abusés, pense Thayer Ojeda, ce fut par les Indiens de l'île qui, sous des apparences amicales, se sont empressés de les conduire sur le chemin du retour afin de les éloigner au plus vite.

Par ailleurs, en ce qui concerne la chronologie, nous nous apercevons qu'après la fuite de leur guide, les Espagnols n'ont pu errer dans les montagnes «sept jours», comme il est indiqué à l'octave 40 du chant XXXV de *La Araucana*. En effet, lorsque l'on établit un calendrier précis entre les deux dates que nous trouvons dans le texte (soit le 19 février, «quatrième jour du signe des Poissons⁴²», et le 28 février «dernier jour de février» que le poète grave sur l'écorce de l'arbre), la chronologie paraît altérée. Les «sept jours» doivent être comptabilisés à partir du 19 janvier, jour de la rencontre avec les Indiens; dans ces «sept jours» il faut inclure les «deux journées⁴³» pendant lesquelles Tunconabal les accompagne ainsi que les «quatre jours⁴⁴» où le guide indien reste avec eux. Cette dilatation du temps que les

42. Les signes du Zodiaque commençaient à l'époque le seizième jour du mois.

43. A. de Ercilla, *La Araucana*, chant XXXV, octave 26.

44. *Ibid.*, octave 29.

explorateurs passent à se frayer un chemin dans les montagnes a pour effet d'amplifier leur échec qui n'est somme toute que l'échec de Don García. Tout semble donc organisé pour discréditer un jeune gouverneur qui trois ans plus tard sera destitué, entre autres, à cause des grandes dépenses qu'il occasionna à la Couronne.

Dans la deuxième partie du récit, où est relatée l'exploration d'Ancud et le retour, la figure de Don García disparaît complètement. En lieu et place de Don García, le poète a recours dans la narration à un «nous» derrière lequel se cache l'ensemble de la troupe expéditionnaire, chefs et soldats confondus, et d'où émerge parfois le «je» du narrateur. Un «je» où se confondent le poète-narrateur et le poète-soldat. Le recours au pronom de la première personne permet à l'auteur d'esquisser, contrastant avec l'ambition de ses compagnons, l'autoportrait d'un être dont le but principal est de satisfaire une sorte de curiosité scientifique: «moi, qui ai toujours été enclin à connaître ce qu'on ignore⁴⁵». Au vers suivant, le poète se distancie encore davantage de ses compagnons d'armes en nous avouant se trouver là par hasard: «et qui ai été entraîné par la force de mon étoile vers tant de difficultés». Ercilla prend fait et cause pour les Indiens et adresse des reproches à ses compatriotes, qui détruisent tout avec leur «habituelle insolence» et leur «cupidité⁴⁶». Son personnage moral campé, le narrateur-soldat, jusqu'alors garant de la vérité historique, s'approprie immédiatement un rôle important dans l'action:

[...] j'ai passé avec quelques compagnons sur la principale des îles [...] j'ai vu les Indiens et leurs maisons [...] les arbres et les plantes qu'ils cultivaient, les fruits, les semences et les légumes [...] j'ai noté les choses les plus remarquables, les rites, les cérémonies, les coutumes...⁴⁷

Ercilla joue admirablement du registre de l'ambigu au point de nous suggérer le Détroit de Magellan comme but ultime de l'expédition: «droit vers le sud, à gauche la cordillère, à droite le couchant⁴⁸», et «nous allions droit vers le sud, en suivant la côte abrupte, en direction du Détroit de Magellan, mesurant par les degrés la latitude⁴⁹». Et c'est aussi dans ce sens que le lecteur,

45. *Ibid.*, chant XXXVI, octave 19. 46. *Ibid.*, octave 14.

47. *Ibid.*, octaves 19 et 20.

48. *Ibid.*, chant XXXV, octave 24.

49. *Ibid.*, octave 17.

subjugué et emporté par cet élan narratif du poète, interprétera l'octave 26 du chant XXXVI: «Mais moi, dont les vrais desseins étaient de voir le but de cette expédition [...], j'ai traversé ce grand bras de mer». Le poète-soldat accapare alors le premier rôle pour mieux se distancier de ses compagnons d'expédition. Tout d'abord distance morale: «Mais moi, pour satisfaire mon désir qui était de poser mon pied plus loin», mais aussi distance physique: «j'ai couru un demi-mille jusqu'à un endroit [...]». La création du personnage poète-soldat est terminée; il ne lui reste plus qu'à graver son nom, tel un héros pindarique, sur l'écorce de l'arbre et dans les vers indélébiles de l'épopée:

Aquí llegó, donde otro no ha llegado
DON ALONSO DE ERCILLA, que el primero
en un pequeño barco deslastrado,
con solos diez pasó el desaguadero
el año de cincuenta y ocho entrado
sobre mil y quinientos, por hebreo,
a las dos de la tarde, el postrer día,
volviendo a la dejada compañía⁵⁰.

Comme dans les *Dix mille* de Xénophon, l'anabase, ou montée vers l'intérieur des terres, qu'effectuent les troupes n'est pas sans rappeler le périple, maritime celui-là, d'Ulysse. La puissance descriptive d'Ercilla nous fait revivre à chaque instant les épreuves endurées par lui et ses compagnons sur un chemin semé d'embûche, à l'intérieur d'un pays hostile. L'orage qui s'abat sur eux n'a de pareil que la tempête qui se lève dans les cœurs. La hardiesse, l'abatement, l'exaltation et la peur se succèdent à un rythme rapide tout au long de leur interminable errance vers le Détroit de Magellan. Pourtant, dans la réalité, dans la réalité, les Espagnols n'ont parcouru qu'un peu plus d'une centaine de kilomètres et le Détroit de Magellan se trouve encore... à près de mille kilomètres de là!

Lorsque, à la fin de l'épisode de l'expédition à Ancud, nous apprenons qu'Ercilla a été condamné à mort «pour avoir tiré l'épée du fourreau, chose jamais faite sans en avoir de bonnes raisons⁵¹», nous ressentons alors le jugement expéditif du «jeune gouverneur irascible» comme une terrible injustice envers le poète. Et lorsque celui-ci nous avoue qu'après avoir été gracié il quitte le Chili, c'est-à-dire le lieu où naît l'épopée, «car l'affront

50. *Ibid.*, octave 29.

51. *Ibid.*, octave 33.

subi était chaque jour plus vif dans mon cœur⁵²», nous éprouvons le sentiment que quelque chose de fragile s'est rompu. Et nous en voulons à Don García car la veine poétique du poète-soldat se tarit, et avec elle l'épopée.

Cependant Ercilla est parvenu à faire détester Don García en fondant dans un même creuset des événements et des temporalités différentes, car l'épisode de sa condamnation à mort n'a pas eu lieu à l'arrivée du corps expéditionnaire à La Impérial, comme il semble l'indiquer à l'octave 32 du chant XXXVI, mais plusieurs mois plus tard. D'autre part, le poète se garde de mentionner que sur le chemin du retour Don García fonda le 27 mars la ville d'Osorno, où s'établirent de nombreux soldats. Ceci constitua pourtant le fait le plus marquant de l'expédition. La raison de ce silence nous semble double: tout d'abord, la mention de la fondation d'Osorno aurait jeté une ombre sur sa traversée du «bras de mer»; ensuite, placée entre son exploit personnel et sa condamnation à mort, elle aurait mis trop de distance dans le récit de ces deux épisodes que le poète s'efforce de coller et de fondre dans une relation que l'on pourrait presque qualifier de cause à effet. De même, le sentiment du lecteur selon lequel la veine poétique d'Ercilla se tarit après sa condamnation à mort n'est que le produit d'un artifice narratif qui consiste à superposer deux temporalités différentes, celle où l'action se passe (début 1558) et le moment de l'écriture du récit (entre 1558 et 1589, qui est l'année de publication de cette partie du poème). Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la plus grande partie de *La Araucana* n'a pas été écrite au Chili, mais en Espagne — et cela bien longtemps après la condamnation à mort d'Ercilla. Mais le poète, dans son processus de création, s'efforce de faire coïncider les deux temporalités en une seule: celle de l'action, d'où se dégage l'image attachante du poète-soldat.

Il est plus que probable qu'au moment où Ercilla commença à être considéré comme le plus grand poète épique d'Espagne, Don García, qui se trouvait alors en disgrâce, ait voulu gagner la sympathie de celui qui chantait les guerres du Chili et qui de ce fait pouvait redorer son blason. C'est du moins ce que semble indiquer un sonnet de louange que Don García écrivit à la gloire d'Ercilla et qui parut dans les préliminaires des *Première et*

52. *Ibid.*, octave 36.

deuxième parties de La Araucana, éditées à Madrid en 1578 et à Anvers en 1586. Mais Ercilla répondit à cette attention avec le plus grand dédain puisque dans la *Troisième partie de La Araucana*, publiée à Madrid en 1589, le nom de Don García n'y figure pas une seule fois et que le sonnet de louange n'y paraît pas non plus. L'épisode de l'expédition à Ancud ne sera inséré que dans quelques exemplaires de cette troisième partie: les exemplaires qui partaient pour l'Amérique. Il se peut qu'Ercilla ait voulu éviter des représailles de la part des Mendoza, dont le pouvoir en Espagne était très grand. Mais ironie du sort, en cette même année 1589 qui vit la publication de la *Troisième partie de La Araucana*, Don García Hurtado de Mendoza, après vingt-sept ans de disgrâce, était désigné par Philippe II vice-roi du Pérou.

Ángel ÁLVAREZ VILELA
Université de Lausanne

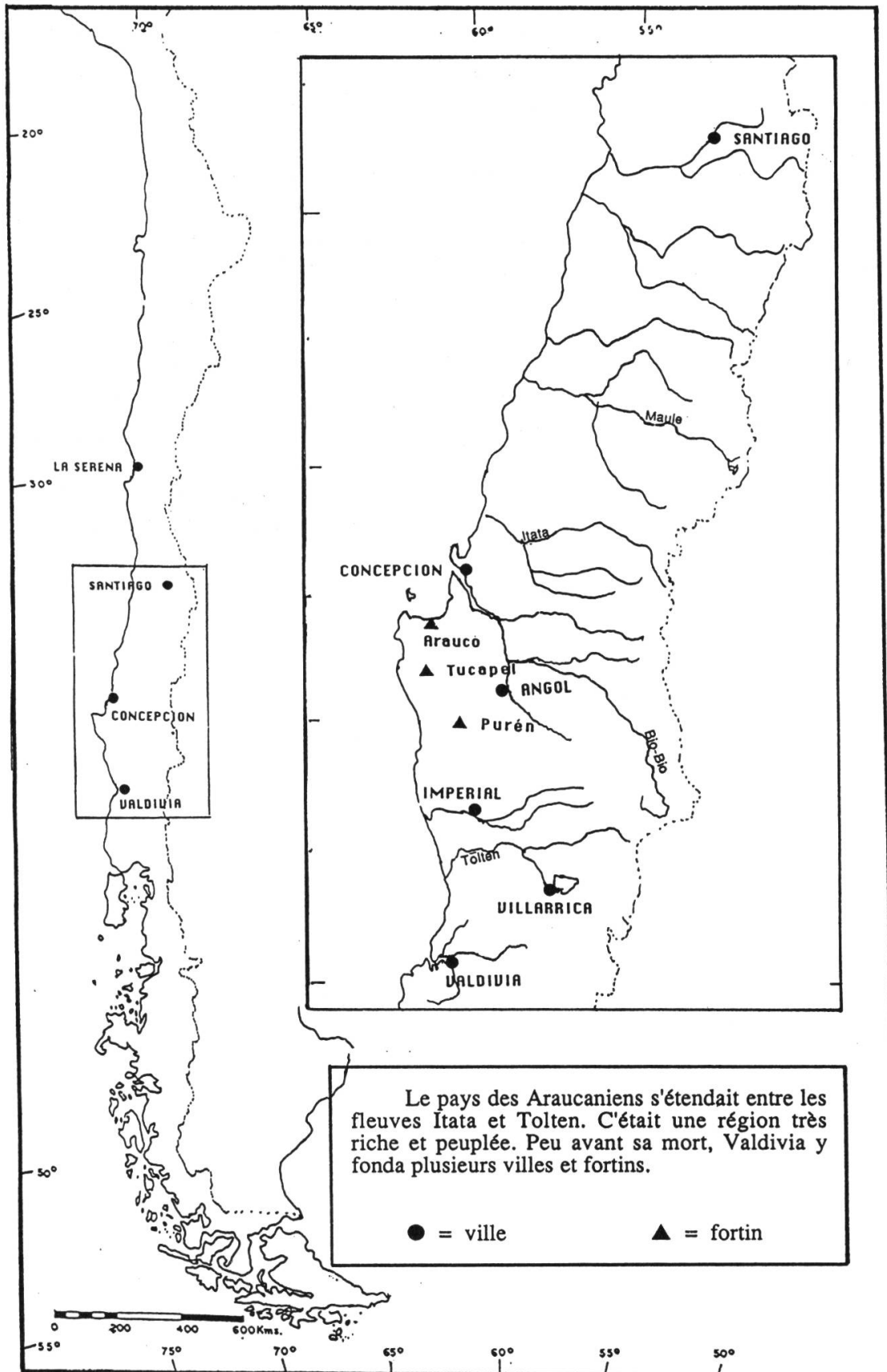


Figure 1

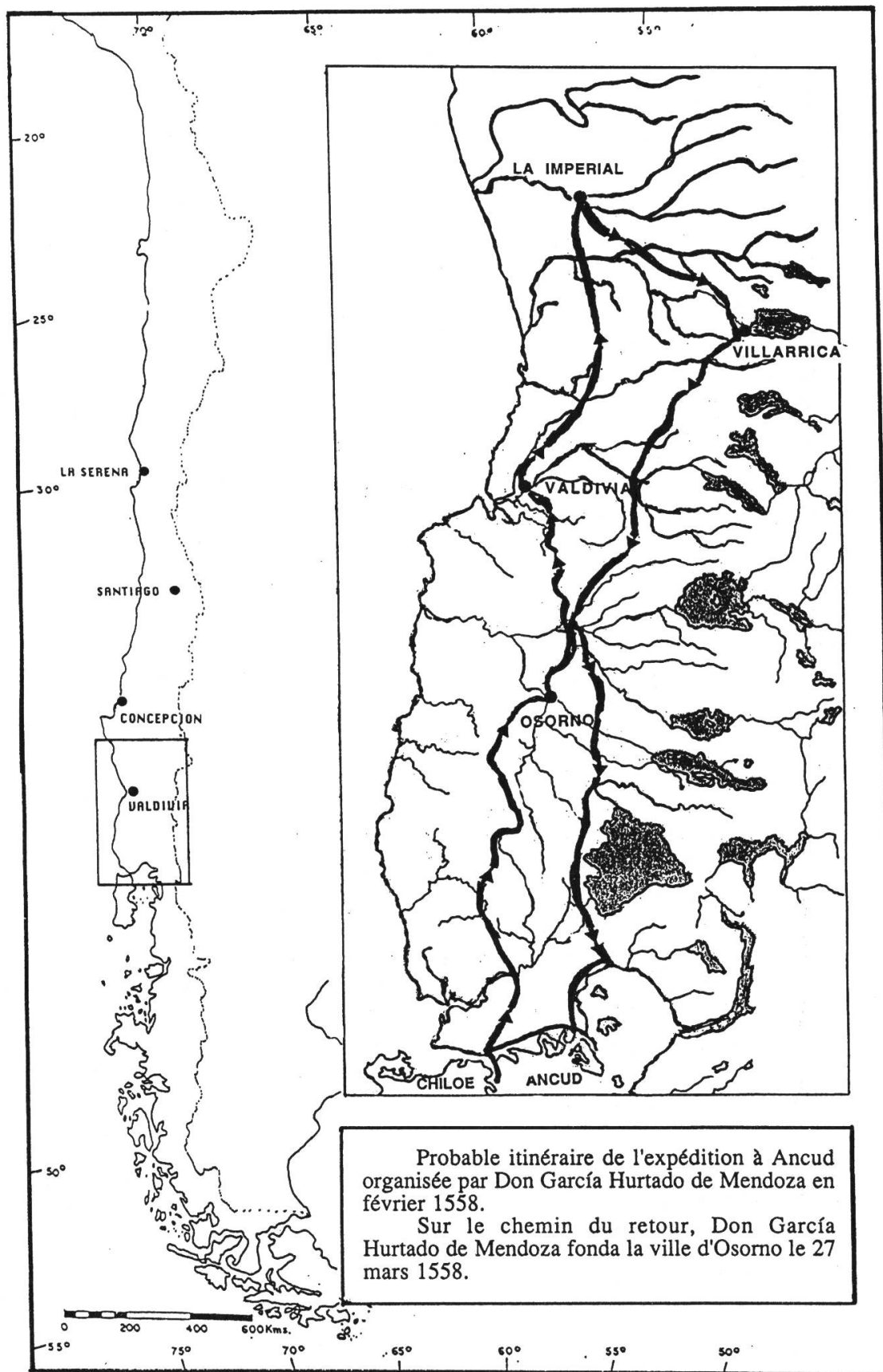
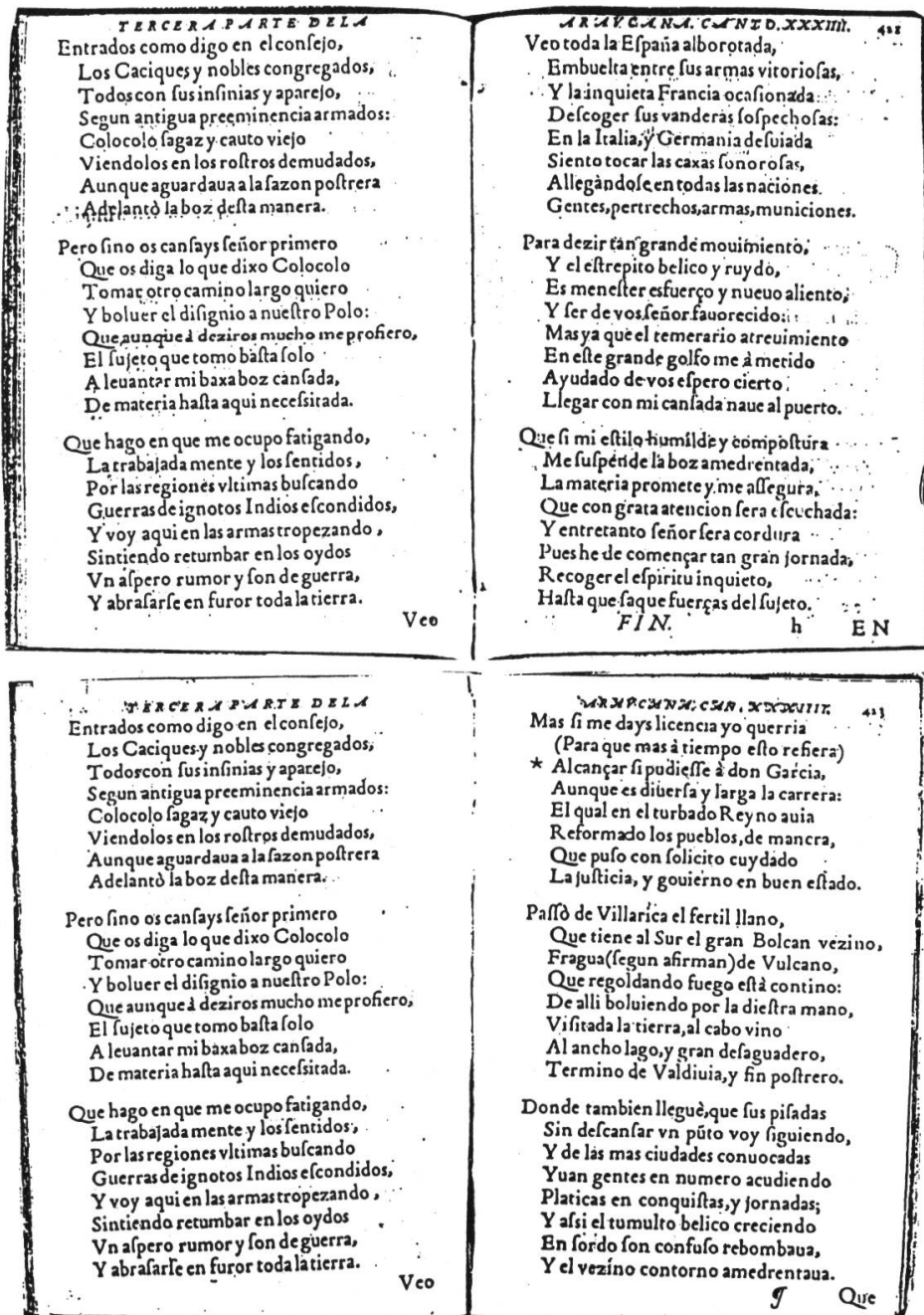


Figure 2



Deux exemplaires de l'édition princeps de la *Tercera parte de La Araucana*, publiée à Madrid en 1589.

En haut: un exemplaire normal, celui de la Biblioteca Pública de Oviedo.

Au-dessous: l'exemplaire de la Houghton Library sur lequel on distingue, sur la page de droite, le cahier inséré portant le récit de l'expédition à Ancud de Don García Hurtado de Mendoza.

Figure 3